

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 3

Artikel: Jaques-Dalcroze
Autor: Scheffler, Karl
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068637>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Directeur : *Georges Humbert*

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : *Jaques-Dalcroze, KARL SCHEFFLER. — La nouvelle lettre de Beethoven, un faux? — La musique à l'étranger: Autriche-Hongrie, Dr H.-R. FLEISCHMANN. — La musique en Suisse: Genève, EDM. MONOD; Vaud, H. STIERLIN; Suisse allemande, Dr HANS BLÄSCH. — Chez les éditeurs. — Les grands concerts de la saison 1911-1912 (suite). — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Calendrier musical.*

ILLUSTRATIONS : L'INSTITUT JAQUES-DALCROZE, à Hellerau.
A HELLERAU : *Une vision d'art.*

Jaques-Dalcroze ¹

C'EST avec un scepticisme assez prononcé que j'ai assisté à une production des élèves de M. Jaques-Dalcroze ; mais c'est avec une réelle satisfaction que, au bout de deux heures, j'ai quitté la salle de l'Académie de musique de Berlin. J'avais peur qu'on ne nous offrît un spectacle à l'usage du snob moderne, un de ces petits jeux spirituels et doucereux, goûtés seulement de quelques élus des grands centres. Combien forte fut mon impression quand je vis la nature la plus enjouée se manifester dans ces exercices, un sentiment de pureté élevée et d'innocence avertie s'en dégager, parler à l'enfant dans l'adulte et s'adresser en même temps très sérieusement à son intelligence.

Dalcroze doit être un fanatique de son idée, un de ces absolus qui voient toute la vie à la lumière de leur œuvre, un de ces hommes précieux qui font leur travail comme si, au monde, il n'y avait rien d'autre

¹ A un moment où la renommée de notre ami et compatriote se répand de plus en plus à l'étranger, il nous paraît intéressant de montrer aux lecteurs de la « Vie musicale » ce que l'étranger pense de Jaques-Dalcroze. C'est pourquoi nous avons prié M. Ed. Platzhoff-Lejeune de bien vouloir traduire à leur intention cet essai paru dans « Der Tag » (Berlin). (*Réd.*)

que leur affaire. Si je voulais définir les tendances de ce musicien genevois qu'on nous vante comme un compositeur éclectique et raffiné, mais qui nous paraît être avant tout un instructeur de son époque, je dirais qu'il essaie de réaliser, lui aussi, l'aspiration de l'esprit moderne à une renaissance de l'hellénisme. Au moins sur un point il est classiciste dans le sens vivant du mot qui s'applique ainsi à Van de Velde comme artiste plastique, à Nietzsche comme philosophe. Aux yeux de l'humanité moderne des capitales, il fait passer, dans des exercices systématiques, un idéal qui rappelle celui de la Grèce sans cependant le styliser en dilettante à la mode d'Isadora Duncan, sans jouer à l'épigone par une imitation trop extérieure. Il veut réveiller une chose innée à l'organisme, mais paralysée par la convention et la routine : le sentiment du *rythme* qui aristocratise l'homme. Cette intention, auprès de ses élèves, surtout auprès des plus jeunes, a été si parfaitement réalisée que, spontanément, spectateurs et auditeurs avaient la certitude que les mouvements des jeunes Grecs devaient avoir été semblables, dans leurs évolutions. Dalcroze fait appel à ce sentiment universel qui se manifeste aussi bien dans le langage et le chant que dans les gestes et les mouvements expressifs. Il fait appel à cet instinct qui nous pousse tous à transformer en rythme et en mimique mélodramatique toute sensation, et plus spécialement l'impression musicale. Il a reconnu que la concentration des sentiments artistiques dans le cerveau ou le cœur, tout en laissant le corps dans une attitude de correction immobile, implique un danger pour le naturel de ces sensations et par extension pour la vie même. Car la conséquence de cette suppression constante du tempérament est forcément une *intellectualisation* de toute la vie sentimentale. L'idée fondamentale de ce système éducatif est de délier un peu les membres de l'homme moderne, en rendant leurs mouvements libres et beaux, et en le rendant par là plus heureux lui-même. Pour arriver à ce résultat, le Suisse Dalcroze nous renvoie à ce sentiment primordial qui s'exprime dans le pas accéléré, dans les battements du cœur, dans le rythme de la respiration et dans tous les gestes inconscients du corps. C'est à cette force que H. de Bülow faisait allusion, lorsqu'il disait : « Au commencement était le rythme ». C'est cette force qu'on rencontre partout dans la structure du monde et qui a la part la plus vive aux lois générales de l'art.

Il est vrai que Dalcroze y recourt en théoricien. Il se borne à en déduire une méthode. Mais puisque toute notre époque est limitée de cette façon, il y est forcé à son tour et, par là-même, justifié. N'est-ce

pas notre sort de créer la culture et la civilisation intentionnellement, comme une aspiration qu'on réalise, au lieu de la laisser croître comme une fleur merveilleuse qui sortirait de la vitalité même d'un peuple ?

Comme le citadin moderne réfléchit, en utopiste ou en critique, aux moyens de relever le niveau de l'hygiène populaire, le pédagogue altruiste construit comme un système ce qui à d'autres époques se produisait sans effort. Ne serait-ce pas naturel que le rythme, sentiment universel, se manifestât sans effort dans le moindre acte journalier, dans le travail, et dans les fêtes de joie ? Le soldat faisant ses exercices au son de la musique et sous les ordres d'un commandant a du rythme, de même que le tisserand qui chantonne le nombre de ses mailles et traduit en musique le moindre geste du bras. L'ouvrier en bâtiment en a, quand il chante seul ou en chœur ; le forgeron en a, en faisant alterner les coups sur l'enclume et, les coups sur le fer. La paysanne en a, qui rétablit l'équilibre entre sa démarche et sa charge ; le faucheur qui avance en mesure et la glaneuse qui le suit. Le matelot qui rame en a, comme le cordonnier, le potier, le maçon ou n'importe quel artisan. Le rythme se manifeste parmi les ouvriers qui soulèvent un poids et s'accompagnent d'un cri qui est presque un chant. Ainsi le rythme est dans tout travail personnel et productif. En ce sens, tout travailleur actif est un danseur et un musicien.

Notre travail moderne devenant de plus en plus impersonnel, le rythme nous fuit de plus en plus. Le tisserand avec son métier à main le connaît encore, mais la machine moderne le fait sentir beaucoup moins en diminuant le nombre des ouvriers. Et qui oserait dire que le rond-de-cuir, le fonctionnaire, le greffier qui donnent l'empreinte à notre époque le possèdent encore ? Ne pouvant disparaître complètement, il se réfugie dans l'écriture ! C'est pour le retrouver que le jeune commerçant qui veut le bonheur et la santé, cultive un sport le dimanche. A tout prendre, notre système de travail nous a privés du rythme dans la vie. Seules les femmes qui n'ont pas encore adopté les occupations masculines possèdent encore un peu de rythme naturel et ont un corps qui parle. Les hommes, même ceux qui parlent avec une insistance quelque peu vaniteuse de leur cheval, de leurs rames et de leur voile, sont pour la plupart maladroits, grotesques et intellectuels outre mesure. C'est une humanité de cérébraux dont le corps n'est qu'un appendice de la tête. Quoi d'étonnant que même notre art, même notre musique perdent leur rythme, ou plutôt que le rythme artistique qui vit dans les lignes de la peinture, dans les proportions de l'architecture, dans la cadence

de la poésie, dans la mesure de la musique et la courbe changeante de ses mélodies s'intellectualise de plus en plus et que, à la place du libre sentiment rythmique, nous n'en ayons plus que la conception ?

Ici Dalcroze intervient avec sa réforme, pour vaincre l'intellectualisme de notre vie par les armes même de l'intellectualisme, voulant réaliser au moins pour les fêtes de la vie ce qui devrait faire partie de son travail. Ce qu'il propage, c'est non seulement un programme, mais aussi et surtout une idée moderne. La preuve en est son domicile à la cité-jardins de Hellerau, aux portes mêmes d'une grande ville à la réforme de laquelle il collabore. C'est ce qui caractérise avant tout la nouvelle doctrine qui ne sera pas pratiquée par les seuls enfants riches, au bénéfice d'une pédagogie spéciale, mais qui sera placée sur une base nationale plus large. Sans exagération, on peut se figurer dès aujourd'hui des cités-jardins, genre Hellerau, dont le centre serait une fabrique et dont les habitants seraient surtout des ouvriers. Sur les vertes pelouses et dans les salles de jeux et de fêtes, les enfants, le soir des jours ouvrables et les dimanches, feraient des jeux tels qu'ils nous ont été montrés ou tout au moins dans le genre de ceux qu'on nous a fait voir. Les élèves de Dalcroze furent si enthousiastes eux-mêmes et si sérieux dans leur joie innocente, le public, d'abord réservé, fut si franchement sympathique, qu'on peut sans peine s'imaginer la mission de ces jeux rythmiques appelés à remplacer la brutalité des jeux de foot-ball et d'autres sports semblables. Car ici, nous avons des exercices qui sont une excellente préparation à n'importe quelle occupation artistique et qui augmentent la force vitale, sans déchaîner les passions violentes. Somme toute ils ne sont qu'un succédané, un remède si l'on veut ; mais dans cette limitation même, ils anoblissent et *humanisent* dans le sens le plus élevé du mot.

Aux critiques spécialistes nous laissons le soin de juger du détail de la méthode. Aux musiciens d'abord auxquels Jaques-Dalcroze désire envoyer une jeunesse mieux préparée pour les conservatoires à réformer. Eux nous diront ce qu'ils pensent des essais, si impressionnants pour le laïque, de mémorisation musicale, d'éducation de l'ouïe, d'improvisations rythmiques et harmoniques des élèves, ainsi que de leur capacité de transformer la notion du temps en celle de l'espace et vice versa. Les professeurs de gymnastique nous expliqueront à leur tour les relations du programme de Dalcroze avec les tendances de la gymnastique moderne. Les médecins jugeront des exercices respiratoires, de l'éducation de la volonté et de la culture du corps. Les maîtres de danse

nous expliqueront sans préjugé, si certains éléments de cette méthode sont propres à réformer la danse en général. Et les habitués du théâtre verront sans peine les avantages de ce système pour la réforme scénique.

Mais c'est l'*ensemble* qui m'a touché le plus, la synthèse qui consiste à réunir naturellement en une seule manifestation la gymnastique, la musique et la danse. Elles se rencontrent dans le sentiment rythmique qui est inné à l'homme et dont l'accentuation produit en lui la conscience de soi-même, de son esprit et de son corps. Toutes les vertus positives y ont leur origine, et c'est se plaire à soi-même que développer son sentiment rythmique.

N'oublions cependant pas le danger de cette nouvelle méthode éducative. Il consiste dans la réalisation incomplète de l'idée qui ne se traduirait pas suffisamment en vie et en sentiment. On y arriverait à ce qu'on peut appeler l'idiotisme de l'idée, le même danger qui nous frappe aussi dans les arts appliqués modernes. Il y a trop d'idées morales dans une réforme qui devrait résulter d'un sentiment spontané. Si on peut dire que tout sentiment est un rythme, il serait téméraire d'affirmer l'inverse. Le rythme peut rester extérieur et purement décoratif. Et si cette faculté-ci du rythme est trop cultivée, l'appauvrissement est inéluctable.

Ce système éducatif serait discrédité si, au lieu de nous rapprocher de Bach et de Beethoven, il nous en éloignait.

L'Institut Dalcroze doit rester toujours ce que son fondateur a voulu qu'il soit : une préparation à l'art, et à la joie de vivre.

Ceux qui pratiqueront cette méthode sauront éviter l'erreur dangereuse ; ils insisteront toujours à nouveau sur la naïveté du sentiment rythmique. Dalcroze et ses disciples ont bien compris cette nécessité. En tout cas, il est merveilleux de voir à quel point cette aspiration supérieure s'ajoute organiquement aux tendances semblables de notre époque. Partout l'esprit réformateur se réveille et partout il vise le même but instinctivement. Jamais l'humanité n'a voulu avec plus d'énergie active la grandeur de sa civilisation. Il s'agit de savoir, si elle est capable de produire, de créer ce que ses aspirations morales lui font désirer.

KARL SCHEFFLER.

La Vie Musicale publiera dans son prochain numéro :

J.-JOACHIM NIN : *Les grands Elus, — Or et Art, — Fidélité.*

(Extr. de « Idées, critiques et commentaires », pour paraître prochainement.)
